

duchesse de Savoie et femme d'Amédée IX, dit le bienheureux. Ce Perrinet Dupin, que Guichenon croyait natif de Belley, était un Français né à la Rochelle qui s'était fait connaître dans sa jeunesse par la composition d'un roman intitulé : *Philippe de Madien ou le chevalier à l'espervier blanc*, dont il avait fait hommage, en 1448, à la duchesse Anne de Chypre, princesse très-éclairée et la plus belle femme de son temps, au dire d'Æneas Sylvius. Dupin fut gratifié en 1476 du double brevet de secrétaire ducal et de chroniqueur en titre de la Maison de Savoie. Cette fonction de chroniqueur, outre qu'elle était d'un petit profit, était souvent de nature à compromettre non-seulement le repos et la sécurité du titulaire, mais encore sa vie même, s'il avait le malheur de froisser la susceptibilité des gens de cour, toujours très-attentifs à ne tolérer la publicité qu'autant qu'elle pouvait servir leur orgueil et leurs intérêts. Dans leur opinion il n'appartenait qu'aux princes et aux grands personnages de l'État de connaître l'histoire véritable du pays. La chronique destinée au public ne devait, suivant eux, avoir d'autre but que la glorification du Prince et la leur : or ce but pouvait être atteint aussi bien, et mieux avec des fictifs qu'avec les pièces probantes. C'était entre les mains des plus hauts fonctionnaires de l'état qu'étaient déposées les clés des archives et ce n'était qu'à bon escient qu'ils consentaient à ouvrir ces dépôts mystérieux. Le même mystère qui enveloppait les négociations et les pièces diplomatiques planait également sur ce que nous entendons aujourd'hui par l'histoire proprement dite. On consentait bien parfois à la notification des faits, mais il n'était réservé qu'à un nombre très-limité d'affidés d'en connaître les ressorts cachés. Le chroniqueur était de tous les serviteurs du Prince, le plus assujéti, le plus étroitement surveillé ; pour lui toute indiscrétion devenait fatale. Il n'obtenait les communications destinées à former